

Jeunes : la génération sida

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 5

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-279365>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Jeunes : la génération sida

Comment les jeunes perçoivent-ils le sida ? Quel est l'impact de l'information qu'on leur dispense ? Qu'attendent-ils/elles des adultes angoissé-e-s que nous sommes ? Une grande enquête de Femmes suisses.



6 Sous l'apparent ras-le-bol, l'angoisse persiste. (Photo Helena Mach)

Ce dossier a été réalisé par Brigitte Mantilleri avec la collaboration de Béatrice Berset, Simone Chapuis, Cilette Cretton, Michèle Michellod, Silvia Ricci Lempen et Edwige Tendon.

Difficile à aborder, ce sida qui prend corps et âme et fauche la jeunesse. Difficile pour les parents de garder la tête froide et de ne pas réinvestir la sexualité de leur progéniture.

Difficile pour les jeunes d'en parler. Mais, au fond, en parle-t-on vraiment ? Selon les spécialistes et les jeunes eux-mêmes, il y a saturation, ras-le-bol de cette pesante campagne souvent trop scientifique, abstraite, menée tambour battant. Les jeunes ne s'y retrouvent pas dans cette terminologie, ces menaces, ces préservatifs brandis tous azimuts qui atterrissent comme ça, d'un coup, d'une heure à l'autre, sur le pupitre de la salle de classe, entre le plumier, le cahier de composition et le chewing-gum...

Il est vrai que la campagne a parfois manqué d'humour, d'amour et d'un rien de légèreté...

Mais il est vrai aussi que la prévention est nécessaire, que les jeunes enregistrent vite et peuvent ainsi adopter immédiatement un comportement sans risque... ou presque, car la jeunesse aime le danger !

Vrai enfin que la campagne très « sexuelle » a permis de découvrir que souvent les moins de 20 ans n'ont pas franchi le pas de l'amour ou qu'ils en sont aux premiers romantiques et platoniques balbutiements. Le *stop sida* placardé sur les murs les gêne.

Les adultes ont également découvert que le sida n'est pas la seule préoccupation des adolescents, mais qu'il a permis d'aborder la sexualité et les questions qui sont réellement celles des jeunes.

Cedric Wicht, un des responsables d'Infor Jeunes (GE) en énumère quelques-unes : « Comment rencontrer un partenaire, comment s'engager dans une relation, comment ne pas être seul, comment trouver un appartement pour vivre avec quelqu'un ? » Toujours selon lui : « La prévention a pointé du doigt la vie sexuelle, les jeunes ont répondu sur le registre de la vie affective. »

Oh, mais personne n'est à blâmer dans ce fourvoiement, le sida étant tombé un peu abruptement dans le monde des adultes et des jeunes.

On ne parle déjà pas facilement de sexe entre contemporains, alors le dialogue sur ce thème entre différentes générations est forcément laborieux, surtout si les tabous ne sont pas tombés.

Peut-être également que le bureau de l'assistant social ou bien la salle de classe ne sont pas les cadres les plus favorables à ce genre de discussions, car pour parler vrai, il faut payer de sa personne. Cédric Wicht : « Il devient alors plus facile de parler le même langage. La prévention du sida doit déborder les institutions. » Et ce n'est



Le sida a-t-il tué l'amour? (Photo OFSP)

sans doute pas un hasard si la prévention fleurit aux coins des rues par stands ou bus interposés...

Personne à blâmer donc dans ce fourvoisement, mais des leçons à tirer pour la suite. D'ailleurs, la plupart des éducateurs en santé savent que désormais ils doivent entrer dans la phase dialogue de la prévention contre le sida, car la campagne, elle, doit continuer, parce que, comme le remarque un animateur: « Sous l'apparente connaissance, derrière le ras-le-bol, l'angoisse subsiste. »

Pour certains, le sida a carrément tué l'amour.

Sans être si pessimiste, force est de constater que les jeunes devront côtoyer le sida, se responsabiliser et qu'ils le savent.

Quant à ce dossier en deux volets, il propose un itinéraire dans le monde de ces jeunes aux prises avec le sida. Paroles de jeunes, des témoignages « bruts » pour les plus de 20 ans, d'autres mis en forme, classés et commentés pour les moins de 20 ans.

Viennent ensuite les modes de prévention mis à la disposition de la jeunesse.

Ajoutons que si certains cantons sont privilégiés dans ce dossier, cela ne signifie pas forcément que les autres fassent moins ou pas de prévention.

Entre peur et solidarité

Le sida, un fléau: une occasion, aussi, pour s'interroger sur ses rapports aux autres?

Nous avons choisi de présenter les témoignages des jeunes en deux parties: l'une pour les moins de 20 ans, l'autre pour les plus de 20 ans, car le sida n'est pas perçu de la même façon dans les deux tranches d'âge.

Nous commençons par les plus âgés, qui peuvent être séropositifs, qui ont des amis séropositifs ou qui connaissent des malades. Le sida les préoccupe, les inquiète, mais chacun le perçoit à sa façon.

« J'ai 24 ans, je ne suis pas toxicomane et pourtant je suis séropositive. Le sida? Je vis avec depuis trois ans, depuis que j'ai rencontré Hervé, le grand amour de ma vie. Hervé, quand je l'ai connu, était en traitement à la méthadone depuis huit ans sans que son psychologue, qui touchait 800

francs d'honoraires par mois, ne diminue sa dose.

» En 1988, c'est le signal d'alarme avec la première broncho-pneumonie d'Hervé. Et le départ pour le Brésil où nous restons huit mois. En décembre, Hervé perd près de dix kilos. Il est hospitalisé à Fortaleza. En une semaine, bourré de vitamines, il récupère.

» Puis c'est la rechute, sa santé se dégrade. Nous rentrons en Suisse pour apprendre, d'après les diagnostics des médecins du CHUV (l'Hôpital universitaire de Lausanne), qu'Hervé a le sida.

» Dans un premier temps, il va relativement bien avec juste deux poussées de fièvre par jour. Et puis, lors d'une consultation, un médecin remarque cette fièvre et

l'hospitalise immédiatement. C'est le début d'un long cauchemar!

» En trois semaines, Hervé subit examen sur examen: bronchoscopie, endoscopie et j'en passe. Il perd quinze kilos et ne peut presque plus marcher. J'ai hurlé au scandale dans cet hôpital jusqu'à ce qu'il sorte.

» Il commence alors une cure ambulatoire à l'AZT. Au bout de dix jours le médecin lui dit d'arrêter car sa moelle épinière est touchée. Nous décidons de ne plus retourner à l'hôpital et Hervé suit un traitement homéopathique: le régime Kousmine et des séances de Reiki: passation d'énergie par imposition des mains. Au bout de quatre jours, il reprend le dessus. Nous faisons partie d'un groupe sida qui se réunit une fois par mois pour discuter, échanger des idées...

» Quand nous sommes rentrés du Brésil, j'ai trouvé un studio au centre de Lausanne. Très vite ça devient insupportable d'y vivre à deux. Hervé tousse beaucoup et je n'arrive plus à dormir. Mais il est impossible de déménager. Nous ne sommes pas mariés et n'avons pas droit à un appartement subventionné. De plus, l'assistante sociale me dit que parler d'Hervé m'empêcherait carrément de trouver un logement.

» C'est elle qui a inscrit Hervé à l'AI. Peine perdue. Dix ans de travail et pas un sou à la clé. Pourquoi? Eh bien parce que le sida est une maladie dégénérative et que l'état d'Hervé n'est pas stable. Le dossier est en attente pour une année.

» A l'époque j'étais journaliste stagiaire et mon salaire n'était pas suffisant pour vivre et payer les traitements en médecine parallèle. En mai, nous faisons une demande d'allocations et nous recevons 500 francs.

» Entre-temps, Hervé va mieux et pense retravailler. Soudain, en novembre 1989, il retombe malade. En décembre, il doit être hospitalisé. Le 26 janvier, il s'en va à jamais. Ce jour-là, il neige, il grêle, puis le soleil pointe à l'horizon...

» Depuis, j'ai quitté le studio et je squatte chez des amis. Je suis aux poursuites depuis deux mois avec 30 000 francs de dettes. J'ai reçu une lettre de l'AI me disant qu'Hervé va toucher sa rente... à partir du mois de juin 1990. Le même jour, l'assurance m'avise que les frais allaient être remboursés à 100%, sauf que les chèques ne me sont pas destinés puisque nous n'étions pas mariés.

» J'ai compris beaucoup de choses pendant cette épreuve. D'abord, je ne veux pas que d'autres vivent ce que nous avons vécu. Ensuite, je veux dénoncer les injustices de notre société, de l'AI, des assurances. Je trouve que notre argent est mal utilisé. Je me demande par exemple pourquoi l'Etat refuse d'autres voies thérapeutiques, s'obstinant dans la plus coûteuse, qui ne donnera pas de résultats avant au moins cinq ans. Et puis, on ne tient pas assez compte de l'aspect psychologique de la maladie. L'angoisse, les sentiments de culpabilité envers ses parents ont par exemple aggravé le sida d'Hervé...